

Charles de Bodinat

La part des  
hommes

*Roman historique*

Cet ebook a été publié sur [www.bookelis.com](http://www.bookelis.com)

©Charles de Bodinat ; 2018

Tous droits de reproduction, d'adaptation et de traduction, intégrale ou partielle réservés pour tous pays.

L'auteur est seul propriétaire des droits et responsable du contenu de cet ebook.

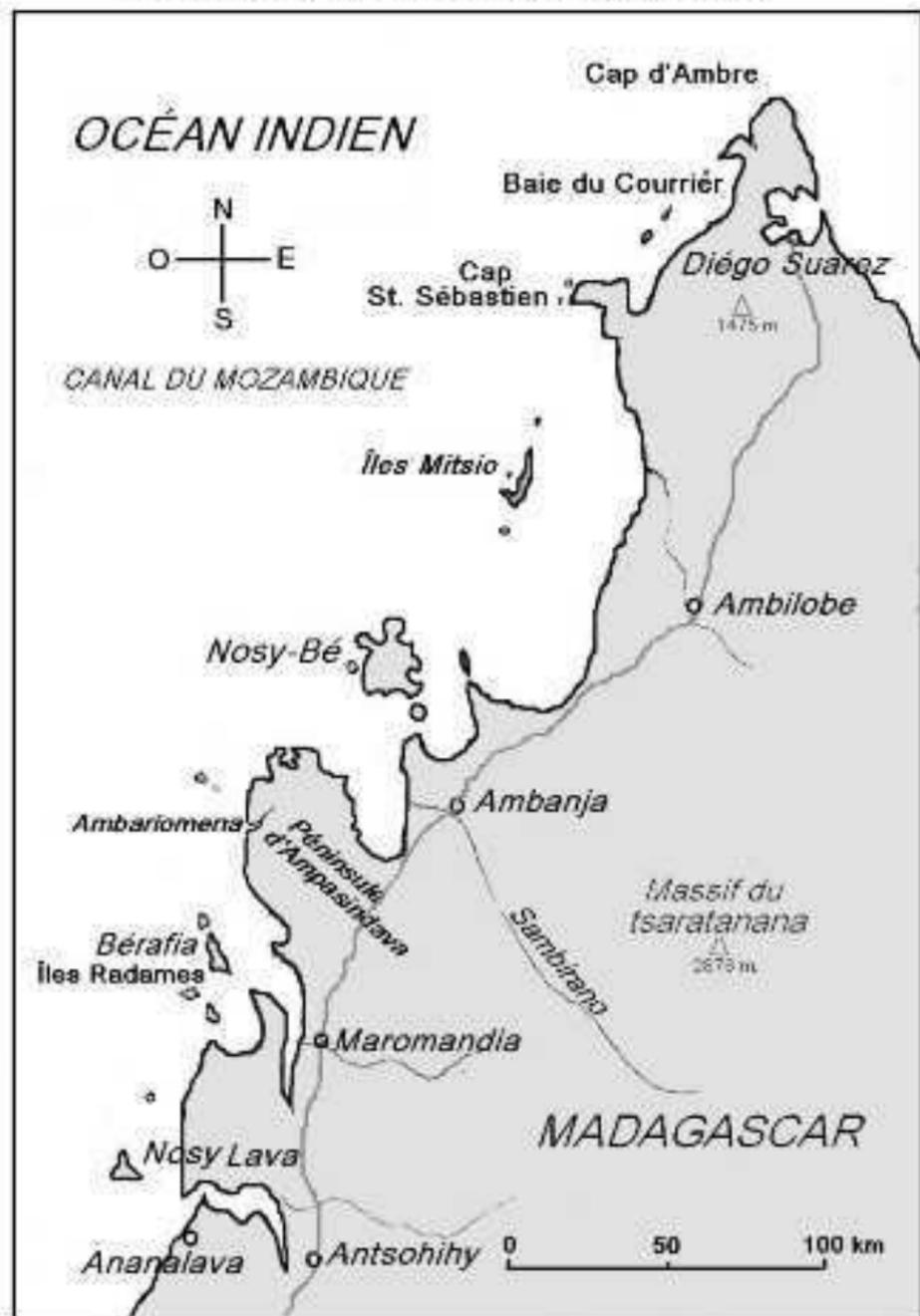
Du même auteur chez Bookélis :

Le sillage des Swahilis

Les pendules à l'heure



# NORD-OUEST DE MADAGASCAR



Le quartier-maître retira son bonnet en entrant dans le bar-épicerie "Chez Suzy", modeste estaminet, sans doute, mais dont la patronne inspirait le respect. Ce n'est pas qu'elle était imposante, petite femme chinoise d'un âge indéfinissable, assez dodue, aux traits lisses, aux sourires mesurés, mais elle savait se faire respecter par les marins de tous grades.

Son établissement se trouvait juste au débouché de la rue en pente, ombrée de flamboyants, qui mène de l'arsenal au centre-ville. On ne pouvait pas le louper et c'était la première escale que faisaient les marins arrivant à Diégo-Suarez, le grand port du nord de Madagascar, avant toutes les autres tentations que leur réservait la ville. – Madagascar, colonie française, qui en cette fin d'avril 1942, sous la souveraineté du gouvernement de Vichy, végétait en marge de la guerre.

La vieille maison au crépi effrité par endroits, couverte de tôles rouillées, formait l'angle de deux rues. De hautes portes à

vantaux de bois, d'un bleu délavé, ouvraient en grand sur chaque côté.

Contre le mur du fond, derrière le long comptoir, étaient alignées sur des étagères toutes sortes de marchandises, boîtes de conserves, allumettes, quincaillerie... Les bouteilles de bière – produite localement – étaient au frais dans deux grandes glacières en zinc. Pour consommer, si l'on ne voulait pas rester debout au comptoir, des caisses de bois servaient de sièges. Dans les angles de la pièce étaient entreposés des sacs de riz et d'oignons, des cageots d'oranges, des paniers de letchis... et l'employé devait jouer des coudes pour servir les clients autres que les buveurs.

Aux heures de sortie le lieu était en effet très fréquenté. C'était que Suzy, plus qu'une tenancière, pour nombre de marins éloignés du pays et de leurs familles, était un peu comme une tante à qui se confier. Certains déposaient même leur paye entre ses mains, qu'elle leur distillait ensuite au jour le jour afin qu'elle ne fût pas dilapidée dès le début du mois ; et elle savait ne pas céder à ceux qui auraient insisté pour dépenser davantage. S'ils n'étaient pas contents ou lui manquaient

de respect, qu'ils aillent se faire pendre ailleurs ! C'était la loi tacite et au besoin les clients présents l'aidaient à la faire respecter.

Un des tiroirs du meuble de caisse servait de poste restante pour les billets-doux à faire passer à quelque beauté malgache. Le message pouvait aussi être simplement verbal, il serait transmis à son destinataire ; Suzy avait une mémoire fantastique des noms et des physionomies.

— Alors Marc, dit-elle de son accent chinois un peu nasillard, en reconnaissant la haute silhouette carrée de l'entrant – dis donc, t'en tenais une bonne hier soir !

Le Marc en question, jeune homme aux cheveux coupés ras, visage tanné aux traits énergiques, fit une grimace, grommela quelque chose, et alla s'installer, morose, au bout le plus reculé du comptoir. Il commanda une anisette qu'il dégusta en écoutant distraitement la conversation de deux officiers mariners<sup>1</sup>, un petit bedonnant et un plus balèze, accoudés au zinc.

— Y paraît qu'on aura des permissions la semaine prochaine, avança le costaud, dès que le bateau sera mis en cale sèche.

<sup>1</sup>Sous officiers dans la marine.

— Tant mieux, fit le rondouillard, de toutes façons c'est pas demain la veille qu'on reparte à naviguer loin, avec le blocus anglais y a pénurie de fuel et de charbon dans toute l'île. Heureusement qu'on aura toujours de la bouffe avec tous les zébus, le riz et les fruits qu'on trouve à Mada<sup>2</sup>!

— Le riz aussi va être rationné, la production locale ne suffit pas et on peut plus en recevoir d'Indochine.

— Bah ! Tant qu'on aura de la bière on survivra, pas vrai Suzy ? Eh toi, le quartier-maître, émerge un peu ! qu'est-ce que t'en penses ?

Marc prit le temps de finir son verre, puis se tournant lentement vers eux, les toisa de ses yeux verts. Mal à la tête, mauvaise humeur, pourquoi ne lui fichaient-ils pas la paix ? Subite envie de provoquer :

— J'dis qu'y en a marre de glander ici pendant que d'autres se coltinent déjà avec les boches et les ritals en Afrique !

Les deux gradés restèrent un instant interloqués, le balèze le dévisagea.

<sup>2</sup>Diminutif familier de Madagascar.

— Tu ferais bien de la mettre en veilleuse là-dessus si tu veux pas avoir de graves emmerdes.

— Ben quoi, c'est vous qui me demandez ; on est tous que des planqués ici !

— Je t'ai dit de fermer ta grande gueule, tu piges rien ?

— Alors on n'est plus dans un pays libre si on n'a plus le droit de donner son avis.

— On est en guerre, tu sais pas ? les libertés sont mises en berne, fit le petit gros.

— Ah bon ? On est en guerre ? Je croyais que le vieux avait signé l'armistice et même fait copain-copain avec les frisés. Sans doute que certains, à commencer par les chefs, préfèrent attendre la fin des hostilités ici, peinards au soleil, à sauter les ramatous<sup>3</sup>, plutôt que de se battre.

Le balèze, un premier maître, se rapprocha de Marc, menaçant :

— Boucle-la ! J'te dis

— Finalement le gouverneur Annet et sa clique, en rajouta Marc, c'est pas mieux qu'Hitler, et vous êtes leurs larbins.

Rouge, les veines des tempes saillantes, mâchoires serrées, le gradé se rua sur Marc.

<sup>3</sup>Femmes

— J'vais t'en coller une...

Son acolyte le retint, Marc s'était mis sur la défensive, prêt à la bagarre. Suzy intervint :

— Mais vous fous ! Quoi vous prend ? La soirée pas commencée, vous pas même bourrés, et rentrez dedans ! jamais vu ça ! Quoi se passe maintenant dans ce pays ? Moi accepte pas ça , dehors !

Elle fit signe à d'autres consommateurs qui empêchèrent les deux hommes d'en découdre.

— Tu t'en tireras pas comme ça, menaçait le premier maître tout en concédant un repli stratégique.

Marc paya sa consommation, ajusta son bonnet et sortit.

— Vous voyez bien que vous voulez pas vous battre, lança-t-il sur le seuil du troquet sans se retourner.

L'atmosphère avait changé à bord de l'avisos colonial *D'Entrecasteaux*, mouillé en baie de Diégo-Suarez. Depuis son arrivée, venant de Dakar, voilà plus d'un mois, tout l'équipage vivait dans l'expectative : personne ne savait quelle mission serait

réservée au navire dans les prochaines semaines. En effet, il n'était plus possible, comme prévu initialement, d'aller ravitailler Djibouti dont la Navy anglaise faisait aussi le blocus. Quant à l'île de La Réunion, un autre navire se chargeait d'escorter les cargos qui la ravitaillaient depuis Tamatave, le port est de Madagascar. L'inaction, la chaleur, l'humidité, éprouvaient les nerfs.

Au carré des officiers, pendant le repas de midi, de l'électricité flottait dans l'air.

— J'ai entendu dire, lança le lieutenant de vaisseau Henri Langevin — jeune officier grand et sec, aux traits anguleux mais équilibrés — que le quartier-maître Vercel aurait pris dix jours d'arrêt ? Ses sourcils froncés et l'éclat de ses yeux gris-bleu trahissaient une certaine irritation — On aurait pu me prévenir, il est de mon service !

— Il ne les a pas volés, répondit l'officier de garde Morel, gros homme rougeaud, et il risque davantage si la police politique s'en mêle. Il tenait des propos séditieux en ville ; ça a été rapporté par plusieurs témoins.

— Dénoncé vous voulez dire, fit Langevin.

— Nous n'allons pas reprendre ces chamailleries habituelles, intervint le commandant en second – un petit personnage à lunettes, aux cheveux gris, avec une fine moustache, qu'on aurait mieux vu comme directeur des postes – la marine doit rester unie, chacun a un devoir de réserve quant à ses opinions et n'est là que pour obéir.

— Selon le rapport, reprit pourtant Morel, il critiquait l'attitude du gouvernement, et aussi de la marine, vilipendant sa passivité, insinuant la lâcheté de ses chefs... C'est un mutin !

— Mais c'était en ville, coupa Langevin, il n'y a donc pas eu révolte à bord. Tout ça a été exagéré. Il ne faisait que traduire à voix haute le mécontentement d'une bonne partie de l'équipage. Le manque d'action pèse sur le moral.

— Ces propos sont ambiguës, souffla encore Morel, quelle action sous-entendez-vous, contre les Anglais ou contre les Allemands ?

— On n'empêchera pas quiconque de penser, persévéra le lieutenant, que rester l'arme aux pieds alors que des forces amies

nous proposent leur aide pour délivrer le pays, est une position difficile à défendre !

— Je vous somme de vous taire, tonna le second tapant du poing sur la table, vos propos sont intolérables, je veux bien ne jamais les avoir entendus en considération de vos états de service, mais si vous continuez j'en référerai au commandant. Notre gouvernement légal et nos supérieurs nous donnent des ordres, notre devoir est de nous y tenir sans commentaires ni états d'âme, point !

Langevin n'en rajouta pas, à quoi servait-il de discuter avec des hommes qui bridaiement même leur âme ? La fin du repas se passa dans un lourd silence.

La position du second n'était pas aussi catégorique qu'il avait dû l'afficher devant ses officiers. En fin de journée il convoqua le lieutenant Langevin dans son bureau.

— Asseyez-vous Langevin... Vous n'êtes pas plus raisonnable que votre quartier-maître... Ne savez-vous pas que vos paroles peuvent être rapportées en haut-lieu ? On n'est sûr de personne, pas même à bord – Il prit le temps d'allumer une cigarette, en offrit

une à Langevin qui accepta, et reprit – Comment pouvez-vous parler de "forces amies" après ce qu'ils ont fait contre notre marine à Mers-el-Kébir<sup>4</sup> et à Dakar ? De même qu'en Syrie contre notre armée ! La rupture est consommée, il est impensable de s'allier à nouveau avec les Anglais ! Prônez l'inverse en public, même à mi-mots, et vous risquez de passer pour un gaulliste, et d'être traduit devant la cour martiale !

Langevin rassembla ses idées pendant quelques secondes puis se lança :

— Les États-Unis sont entrés en guerre depuis décembre ; voilà de vrais alliés historiques. Cela change tout !

— Vous savez bien qu'il est impossible de rompre l'armistice. Les Allemands envahiraient immédiatement la zone libre et l'Afrique du Nord. Tant que nous gardons notre neutralité, les Allemands nous permettent de maintenir une armée et une marine dans le but de défendre nos colonies... Or, ces forces et ces places seront capitales le jour où la France décidera de reprendre le combat avec les alliés, quand ils se sentiront assez forts et donneront le feu vert. La grande

<sup>4</sup>Base de la Marine Nationale française en Algérie.

majorité de l'armée n'attend que cela. C'est une sorte de ruse, de jeu tout en finesse...

— Jeu de massacre, oui ! Ça fait longtemps que les Nazis ont bafoué les clauses de l'armistice, avec l'annexion de l'Alsace-Moselle, en imposant les lois antisémites et les déportations, en systématisant la torture ! Je sais bien que la majorité des officiers souhaitent reprendre un jour le combat et connais par cœur l'argument du moment propice qu'il faut attendre ; mais au niveau de la conduite de l'État, ceux qui entourent le Maréchal ne sont pas dans cet état d'esprit. De fait ils partagent les idées des Nazis. La collaboration, le fascisme, ils s'en accommodent fort bien. Ils souhaitent et croient en la victoire de l'Allemagne. Où nous conduisent-ils ainsi ? Ce sont des traîtres à la France et à la démocratie !

— Vous exagérez, trouva seulement à répondre le second.

— Et les rafles de Juifs auxquelles participent la Police et la Gendarmerie françaises ! On m'a écrit de France qu'un train entier de déportés juifs est parti vers l'Allemagne en Mars.

— Les Youpins, ils les emmènent travailler, nourris, logés, ça leur fera pas de mal. Ils rentreront chez eux à la fin de la guerre et en auront moins pâti que le reste de la population.

— Entassés dans des wagons à bestiaux, traités comme tels selon des témoignages, ça ne prédit rien de bon pour leur sort ! Faire des discriminations dans la population va contre tous nos principes humanistes, rien n'obligeait le gouvernement à se plier à ces mesures et même à abonder dans le sens des Nazis. C'est qu'il y trouve son compte. Je ne vous apprendrai pas que l'armistice n'est qu'une suspension des hostilités, la paix n'étant pas signée l'ennemi reste toujours l'Allemagne : or comment se nomme l'intelligence avec l'ennemi, sinon trahison ? Il est temps d'agir, ne pourriez-vous pas sonder l'opinion du commandant sur ses intentions ?

L'officier en second se leva, l'air crispé, arpentant la cabine :

— Je suis votre supérieur, vous n'avez pas à me dire ce que j'ai à faire. Insinuez-vous que notre navire doit faire sécession ? Où voulez vous que l'on aille ? Djibouti n'a pas

voulu passer aux gaullistes, l'AEF<sup>5</sup> est trop loin, nous n'avons pas assez de fuel pour rallier le Gabon.

— Nous pourrions rejoindre l'Afrique de Sud, nous mettre à sa disposition pour contrôler le passage du cap de Bonne Espérance ; ainsi nous n'aurions pas le dilemme de nous mettre sous la coupe des Anglais.

Devant la possibilité d'une réalisation, le discours cessait d'être seulement hypothétique. N'ayant plus d'argument justifiant d'éviter l'action, l'officier prit peur et coupa court, levant les yeux au ciel.

— Vous êtes cinglé, je ne devrais même pas vous écouter, et je n'en toucherai pas un mot au commandant. Vous oubliez le serment fait au Maréchal !

— Ce serment est une usurpation, on a un devoir envers le pays et non envers un homme en particulier, quel qu'il soit !

— Nous devons rester dans le légalisme ! C'est la seule valeur à laquelle nous raccrocher.

— Et la République alors ? N'a-t-elle pas pour fondement la Révolution ? Or la

<sup>5</sup>Afrique Équatoriale Française

Révolution par définition n'était pas légale – légitime, peut-être, mais pas légale – En tirez-vous que la République n'a pas de valeur ? Il est vrai que quand on voit ce qu'il en reste, ça doit être l'opinion en cours... Un acte de révolte peut-être légitime, c'est une question de conscience.

— Écoutez Langevin, je ne vous suivrai pas sur ce terrain. Nos chefs ont à haut niveau des cartes que nous ne possédons pas. Je suis sûr que des accords secrets avec les Américains existent. Si nous reprenions le combat trop tôt, cela compromettrait tout. Quand ils nous enverront le signal, le Maréchal donnera l'ordre de marcher avec eux. Sinon pourquoi conserveraient-ils des relations diplomatiques avec Vichy ? Leur ambassadeur, l'amiral Leahy, entretient d'excellents contacts avec le Maréchal. J'ai autant hâte que vous de prendre notre revanche contre l'occupant mais il faut patienter. Notre devoir est de rester chacun à son poste et d'obéir.

« Nous avons discuté en confiance, je ne vous trahirai pas. Mais il n'est pas question que j'évoque ce sujet avec le commandant. Je ne veux plus entendre un mot de ceci à bord,

le sujet est définitivement clos. Vous m'êtes sympathique, je ne voudrais pas avoir à sévir contre vous.

Rien à en tirer, Langevin se leva.

— Et pour le quartier-maître ?

— La punition a été décidée, je ne puis revenir dessus, conclut le second d'un ton froid. J'ai déjà évincé deux types de la police politique qui voulaient le convoquer à leur bureau, ça suffira pour ce chapitre. Conseillez lui de se tenir à carreau, il risque gros.

Langevin salua et se retira. Il alla faire quelques pas plage arrière pour respirer. L'air commençait à se rafraîchir un peu, apportant le parfum des frangipaniers qui bordaient le front de mer. Le soleil se couchait, c'était l'heure des couleurs : le clairon sonna, le lieutenant se mit au garde à vous tandis qu'un matelot amenait le pavillon tricolore. Il aimait cette marine, ses traditions, cette pérennité. "Honneur, Patrie, Valeur, Discipline", ces mots, vissés en lettres de laiton aux quatre coins du bâtiment, affirmaient sa devise. Mais cette rectitude avait son revers de médaille quand il s'agissait de prendre des décisions en

conscience, dans des circonstances sortant de l'ordinaire. Les esprits aussi semblaient coulés dans le bronze ; les mouvoir, les faire sortir du rang quand tout devenait inacceptable semblait impossible. En l'occurrence il n'y avait plus rien à faire. Il devrait agir en solo, ou presque.

En ce premier mai 1942, jour désormais officiellement déclaré chômé par le maréchal Pétain, l'équipage, après le nettoyage du matin, avait "dégagé", c'est à dire était libéré du travail. Hormis ceux de service, les permissionnaires se pressaient déjà près de la coupée pour l'inspection de tenue, shorts et chemisettes blanches, avant d'embarquer sur la vedette qui les mènerait à terre. Le quartier-maître timonier Marc Vercel, consigné à bord pour propos séditieux, effectuait une corvée, un travail normalement réservé aux simples matelots : Il devait astiquer tous les cuivres de la passerelle, les bords des compas, les mains courantes, les pourtours des vitres, le centre de la barre à roue... Il était seul. Il entendit des pas dans l'échelle de fer qui mène aux ailerons ;

l'instant suivant le lieutenant Langevin pénétra sur la passerelle.

L'officier s'avisa de la présence du quartier-maître.

— Ah Vercel ! Je voulais vous parler.

Marc arrêta de frotter, leva la tête, salua.

— À vos ordres capitaine.

Ce dernier s'approcha de Marc et d'un ton plus bas lui confia :

— Écoutez, à propos de cette punition, je n'ai rien pu faire pour vous – il frottait sa barbe bien taillée avec embarras – J'ai lu le rapport sur vos propos. Il faut que vous sachiez que vous n'êtes pas seul à avoir cette opinion ; mais vous avez été imprudent, heureusement que vous n'avez pas parlé des Anglais ni évoqué le général de Gaulle, vous risquiez la cour martiale.

Marc ne répondit rien tout d'abord, mais Langevin était son officier – du service transmissions et navigation – et il avait confiance en lui, il expliqua :

— C'est pas que les Angliches j'les porte dans mon cœur, vous savez, c'est comme à l'équipage, ils sont plutôt enragés contre eux. Ça se comprend, depuis Mers-el-Kébir ! Nos alliés de la veille dégommaient nos bateaux

coincés dans le port comme des ballons à la foire ! Mais à Dakar ils ont compris de quelle poudre on se servait quand on n'est pas pris en traître. J'étais déjà sur ce bateau, et vous aussi. Le Richelieu les a reçus à coups de 380 ; nous aussi on a allumé leurs avions ; on leur a rendu leur monnaie, pour l'honneur on est quittes ! pas vrai capitaine ?

— Exact ! Mais en face se trouvaient aussi des bateaux français, avec de Gaulle dessus qui posait un ultimatum. C'était vraiment un épisode navrant, la première fois que des Français se battaient contre d'autres Français. Si de Gaulle était venu pacifiquement, sans les Anglais, en proposant sans menaces que Dakar se rallie à lui, peut-être que le gouverneur Boisson aurait marché ; et du coup d'autres colonies auraient suivi, comme Djibouti et Madagascar.

— Et j'en serais pas là à astiquer les cuivres en attendant que ça se passe. Maintenant les Américains sont en guerre contre l'Allemagne, alors qu'est-ce qu'on attend pour reprendre la lutte à leurs côtés si on ne veut pas y aller avec les rosbifs ? Faut quand même pas se tromper d'ennemi, c'est bien des bottes allemandes qui foulent le sol

de France, oui ou merde ? Si nous n'étions pas sur une île, j'aurais tenté de rejoindre ceux qui se battent déjà en Afrique contre les ritals ; j'ai lu ça dans un tract distribué en ville.

— Vous voyez que vous n'êtes pas prudent. Je pourrais très bien être venu parler avec vous pour vous tirer les vers du nez et vous dénoncer !

— Je vous connais bien capitaine, je ne sais pas si vous partagez ma façon de voir, mais ce dont je suis sûr c'est que vous ne me feriez pas un coup pareil. Et puis vous avez dit que je n'étais pas seul à penser ainsi...

— OK, ne soyez pas impatient, nous reparlerons de cela très bientôt. D'ici-là tenez vous à carreau et n'évoquez ce sujet avec personne.

Trois jours plus tard, le lieutenant Langevin reprit contact avec le quartier-maître Vercel. En fin de matinée, prétextant vérifier des corrections de cartes, dont s'occupait Marc en tant que timonier, il le rejoignit à l'arrière de la passerelle.

— J'ai décidé de vous faire moi aussi confiance, déclara Langevin – il fixa Marc

dans les yeux – je vais être clair : si l'occasion vous était présentée de quitter Mada en douce pour gagner un port d'Afrique et rejoindre les Forces Françaises Libres au Tchad, seriez vous partant ?

Marc n'hésita pas une seconde :

— Sûr, et tout de suite !

— Alors préparez discrètement un sac avec quelques effets ; et ce soir gardez vos papiers militaires et votre argent sur vous. Avec un ami nous allons tenter quelque chose.

La saison des cyclones était passée, pourtant l'alizé ne s'établissait pas encore de façon régulière, des calmes plats s'installaient épisodiquement. L'air de la nuit était humide, tiède, l'obscurité même semblait poisseuse.

Vers neuf heures du soir une voiture se présenta à l'entrée du port de commerce. Le policier de garde reconnut au volant le patron du remorqueur *Pélican*, Yvon Leguen, gaillard trapu et musculeux au gabarit imposant. Son cou était aussi large que son crâne au sommet dégarni. Il pouvait avoir dépassé la cinquantaine. Son visage rond et jovial barré d'une grosse moustache, son panama et sa pipe, étaient célèbres dans tout le port ainsi que sa bonhomie ; mais il savait être autoritaire au moment opportun et quand son humeur se gâtait, alors mieux valait filer de l'huile ! Il ne se gênait pas non plus pour dire sa façon de penser. Pour ces qualités il était diversement apprécié selon les milieux dans la colonie.

— Je dois appareiller d'urgence, déclara-t-il, un patrouilleur vient de demander

assistance pour franchir les passes. Le *D'Entrecasteaux* a reçu le message.

Le factionnaire entra dans le poste demander des instructions. Son chef jeta un œil par la fenêtre puis vint saluer le patron.

— Salut Yvon, encore de corvée ? Ça devrait aller, le temps est calme.

Aucun doute n'aurait pu effleurer le cerveau du chef. De nombreuses fois, étant de garde, il avait fait ouvrir la barrière au patron pour de telles missions, son remorqueur étant affecté aussi bien au service des bateaux de commerce que de la Marine nationale ; plus souvent même, à celui de cette dernière en ces temps de guerre. Le passage des cargos se raréfiait, ce qui posait des problèmes de ravitaillement dans la Grande Île.

— Mais tu es seul ?

— Non, je prends au passage du personnel sur le *D'Entrecasteaux* ; mon équipage est de repos, il serait trop long d'aller le chercher.

— Bon, si tu veux je te passe un gars pour larguer tes amarres.

Un des gardes monta dans la voiture. Le factionnaire leva la barrière. Le chef de poste

nota l'entrée dans son registre, page du 4 mai 1942, à 21h 05.

Peu de temps auparavant, sur l'avis colonial *D'Entrecasteaux*, au mouillage dans la baie à deux encablures, l'officier de navigation et de transmissions, le lieutenant Langevin, accourait chez l'officier de garde.

— Nous venons de recevoir un message morse du patrouilleur *Le Téméraire* ; et en clair, c'est donc vraiment urgent !

L'officier prit la note manuscrite et lut à voix haute : "*demandons assistance - à sec de fioul cause avaries suite combat - prière nous ravitailler - sommes à 5 milles dans l'est de la passe*". La réception n'était pas bonne, je leur ai répondu qu'on faisait le nécessaire mais ensuite je ne les recevais plus.

— Bon sang mais le *Téméraire* n'est pas sensé être par ici, je le croyais vers La Réunion !

— Sans doute des opérations l'ont-elles rapproché de Mada.

— En tous cas il faut lui envoyer d'urgence le remorqueur avec ce qu'ils demandent, et le nécessaire pour transborder

le carburant. Prévenez Marine Diégo, ils contacteront le patron du *Pélican* par téléphone. Qu'il embarque des fûts de gas-oil sur le pont.

Une fois le message envoyé en scott<sup>6</sup> par un timonier, l'officier de garde s'avisa :

— Comment se fait-il que ce soit vous qui fassiez la permanence radio ?

— J'ai donné quartier-libre au second-maître radio. Nous faisons la veille depuis plusieurs jours, il avait besoin de se détendre. Je le remplace pour cette nuit avec le matelot radio.

— Ah ? C'est assez inhabituel, j'aurais dû en être informé. L'officier de garde semblait contrarié mais n'insista pas.

Quelques minutes plus tard une réponse arriva : "*remorqueur Pélican paré dans 20 mn – demande personnel pour compléter équipage.*" En retour le projecteur clignota dans la nuit : "*Pélican doit venir à couple D'Entrecasteaux – personnel lui sera affecté.*"

Sur le pont, près de la coupée, l'officier de garde et le lieutenant Langevin tentaient de

<sup>6</sup>Morse lumineux par projecteur.

distinguer les feux du remorqueur approchant dans l'obscurité. Ils se confondaient avec les lumières du port et de la ville en arrière plan, mais la vague d'étrave se distinguait déjà bien, telle une paire de moustaches dans la nuit.

— Qui peut-on leur affecter pour cette manœuvre, demanda l'officier de garde ?

— Je vais y aller moi-même, le matelot radio suffira pour la veille, déclara le lieutenant. Il faut sortir au large et je pense être le seul à même de seconder le patron pour la navigation de nuit. Il faudra bien évaluer la dérive dûe au courant qui porte au nord. Je demande avec moi le quartier-maître Vercel, de toutes façons il est de corvée, il est compétent et bon barreur.

— Si vous y tenez, je n'y vois pas d'inconvénient.

Le quartier-maître Vercel fut appelé par les haut-parleurs du bord. Le remorqueur traça de son sillage une élégante courbe dans l'eau sombre et accosta.

Peint en gris et noir, le *Pélican* était un remorqueur portuaire de 18 mètres de long sur 5 de large, avec un tirant d'eau de 2,50 mètres. Son moteur diesel de 600 chevaux lui

permettait d'atteindre les dix nœuds. Sa timonerie vitrée, surélevée, communiquait par derrière avec la cabine du patron. Juste en arrière s'élevait la cheminée rouge et noire au dessus de la salle des machines. La plage arrière dégagée permettait la manœuvre de la remorque, tandis que la plage avant rehaussée abritait le poste d'équipage et la soute du bosco. En arrière de la cheminée, le mât portait les feux et les drisses pour les signaux ; son tangon avec palan permettait de relever le canot ou tout autre charge.

L'officier de garde remarqua :

— Vous ne serez pas assez avec seulement deux équipiers pour la manœuvre et pour passer les tuyaux, je vais vous adjoindre un homme de plus.

— Cela ira, assura le lieutenant, on se débrouillera.

— C'est un ordre insista l'officier de garde, et il envoya chercher un bosco, costaud et râblé, qui était de service, le matelot Paredes.

Langevin et Marc échangèrent un regard, le lieutenant fit un signe de sourcils signifiant : on n'y peut rien, on fera avec...

— Allez-y, embarquez, ne perdons pas de temps, enjoignit le patron, Nous devons encore passer au quai des carburants. Marine Diégo a donné les instructions pour que les fûts soient prêts et qu'on ait des bras pour les charger.

Amarres larguées. Tandis que le feu de poupe du *Pélican* s'éloignait dans la nuit, l'officier de garde monta à la passerelle consigner les événements et les ordres sur le journal de bord.

Au nord de la ville, dominant la baie du haut de la falaise, les jardins de la résidence du gouverneur général sont illuminés. Une fête bat son plein. En doublant la pointe, les hommes du *Pélican* peuvent distinguer par bribes les notes insouciantes d'une valse. C'est cela qu'ils quittent, ces fastes incongrus, cette lascivité satisfaite tandis que le monde est écorché vif.

Une alerte avait bien eu lieu quelques jours auparavant : deux avions à haute altitude. La chasse n'avait pas même essayé de les poursuivre. Qui viendrait les importuner dans une île si lointaine ? Et puis

on saurait recevoir tout intrus. "Tout" c'était vite dit : l'ennemi obsessionnel était devenu l'Anglais, par contre on était prêts à se montrer complaisants avec certains sous-marins qui rôdaient autour de la Grande Île. L'ordre donné par le ministre des colonies Jules Brévié, au gouverneur Annet précisait : *"Si des sous-marins japonais viennent, ne les traitez pas en agresseurs, même s'ils restent plus longtemps que ce que la loi permet"* ; ceci au mépris de la neutralité officielle.

Cap sur la passe. Avec la vitesse du bateau, la brise fraîchit. Une fois les aussières lovées, les hommes se mirent à l'abri dans la timonerie du *Pélican*. Quelques minutes plus tard, le bateau se fit reconnaître par scott du poste de la pointe d'Orangea, qui surveille tout mouvement de navire.

La sortie de la baie, d'un demi mille de large, ouvrant sur l'immense océan Indien, est souvent agitée. Par fort courant de marée de jusant, quand souffle l'alizé de sud-est, de fortes lames peuvent se former et même déferler. Mais cette nuit-là le vent était modéré et seuls quelques embruns vinrent dépeussier les vitres de la timonerie.

Dix minutes plus tard, le patron éteignit les feux de navigation, et, au lieu de continuer vers l'est à la rencontre du *Téméraire*, il infléchit progressivement le cap vers le nord jusqu'à venir au nord-nord ouest. Le *Pélican* fit route vers le cap d'Ambre, pointe septentrionale de Madagascar.

Aucun patrouilleur ne se trouvait en difficulté ce soir là au large de Diégo-Suarez ! Langevin et Leguen avaient tout fomenté !

Ciel couvert, nuit sombre, astres fugaces entre deux nuages. Les hommes sont debout, silencieux, jambes écartées pour parer le roulis. Devant leur proue, l'inconnu, l'obscurité qu'ils scrutent à la recherche de l'éclat du phare, l'incertitude absolue de leur avenir. Chacun pèse les conséquences de cette décision : il s'agit de désertion, sauf pour le matelot qui est là sur ordre et fume sa cigarette, insouciant.

Yvon, le patron, alluma sa pipe. Sa face attentive, aux sourcils froncés, sa moustache broussailleuse, s'illuminèrent un instant à la lueur du briquet dans la pénombre de la

timonerie. Après avoir tiré deux bouffées, il rompit le silence.

— Je n'ai pas voulu entraîner mon mécanicien là-dedans; il aurait sans doute été partant mais il a charge de famille à Diégo. Il va m'en vouloir.

Yvon Leguen n'était pas militaire mais il n'en risquait pas moins. La cour spéciale pouvait juger les civils qui avaient des velléités de quitter l'Île, ou simplement des sympathies pour les Français Libres. Il y avait de plus détournement de navire, ne fut-ce qu'un remorqueur.

En Bretagne, un cousin d'Yvon, marin pêcheur avait répondu à l'appel du général de Gaulle. Avec d'autres camarades, il avait rallié l'Angleterre sur son bateau. Yvon ne voulait pas être en reste mais sa situation à Madagascar ne lui avait pas permis d'agir plus tôt. En prévision il avait fait rapatrier son épouse en Bretagne, dans sa famille, pour raison de santé. Le couple n'avait pas d'enfant. Pour lui l'affaire était claire, Anglais perfides ou pas il devait rallier les Forces Françaises Libres.

Henri Langevin et lui s'étaient connus à Diégo, par le métier tout d'abord, puis dans le

privé à l'occasion de soirées chez des amis communs. Au cours de conversations, à la faveur de certaines allusions ils avaient compris que leurs idées les rapprochaient. Ils étaient devenus amis et s'étaient ouverts de leurs projets.

Début 1941, un pilote, l'adjudant Chevalier, empruntant un vieux Potez 29 avait atteint, à court d'essence, après un amerrissage forcé, le Mozambique. Trois mois plus tard, douze Français dont six militaires, avaient réussi à prendre le large à bord d'une goélette nommée *Elsie Fusiani* et à gagner l'Afrique. Pourquoi ne pas rééditer l'exploit ?

— Tu as eu raison, approuva Langevin, on ne pouvait pas mouiller trop de personnes dans ce projet ; des fuites sont toujours possibles.

Yvon descendit à la machine contrôler niveaux et cadrans. Langevin assura la navigation. Il pouvait maintenant relever les éclats du phare du cap d'Ambre et veiller ainsi à ne pas trop se rapprocher de la côte. Il était contrarié de ne pouvoir se départir, bien qu'officier, d'une certaine angoisse. N'avait-il pas entraîné ce quartier-maître dans cette

aventure, peut-être même cette folie, sans rien lui garantir sinon mille dangers ? Les doutes étaient aussi nombreux que ces vagues sur l'océan. Henri mettait en jeu toute sa carrière et peut-être aussi engageait-il des risques pour sa famille restée en France. Et puis il rompait avec ses camarades officiers, dont certains avaient fait l'école Navale avec lui ; quelques uns le comprendraient, l'imiteraient peut-être. Avec la plupart ce serait la fracture inéluctable. Ils faisaient plus confiance à l'amiral Darlan qu'à un officier de cavalerie inconnu, un certain de Gaulle.

Comme leur d'espoir il ne romprait pas avec la marine, elle était scindée en deux, il rejoindrait les FNFL<sup>7</sup>, encore bien modestes. Pourvu, pensait-il qu'il n'ait pas un jour à combattre contre ses anciens camarades, Français contre Français, comme cela s'était produit à Dakar et en Syrie. Il était pourtant soulagé de ne plus avoir à supporter leurs conversations convenues au carré.

Henri envoyait Marc de sa franche jubilation, de sa candeur ; pour lui, seule comptait l'action et le raisonnement clair : "Qui est l'ennemi ? Le boche, bon alors faut y

<sup>7</sup>Forces Navales Françaises Libres.

aller". À l'approche du cap le vent et la mer forcissaient. Marc tenait la barre, veillant à ne pas faire d'embarquées quand une vague plus grosse soulevait la poupe du remorqueur par le travers arrière. Il partait pour combattre, sans se poser d'autres questions que celles des moyens pour y parvenir. Tout plutôt que de rester à végéter quand le monde entier était en ébullition ; à attendre que ça se passe sous les cocotiers ou dans les tavernes de Diégo. En cela Henri l'avait parfaitement saisi, qui éprouvait la même frustration, avec seulement plus de recul, rageant de voir passer les jours inutiles tandis que se faisait l'histoire ; pire, en usant des mois, des années de sa vie à l'encontre des traditions d'honneur et d'héroïsme auxquelles il avait cru. Car où pouvait-on trouver de l'honneur à collaborer, voire à adhérer aux vues de l'ennemi ? Pourtant ce mot-là, *honneur*, du vieux chef aux cheveux blancs aux états-majors, des ministres aux sous-secrétaires d'état, en passant par les préfets et les gouverneurs, tel Annet, ils s'en maquillaient tous pour masquer son contraire.

Dans son sac, embarqué discrètement sous le ciré, Marc avait mis ses papiers, sa